



SABRINA JEFFRIES

*Les débuts dans le monde
de Béatrice*

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Sabrina Jeffries

Élevée dans une famille de missionnaires, elle a passé une partie de son enfance en Thaïlande. Diplômée de littérature, elle écrit des romances historiques et devient une auteure de best-sellers publiés dans le monde entier.

Les débuts
dans le monde
de Béatrice

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Sur les traces d'un escroc

N° 8562

Mon seul amour

N° 12659

La dame de la brume

N° 12721

LES DEMOISELLES DE SWAN PARK

Le bâtard

N° 8674

Séduisant et sans scrupule

N° 7398

L'homme qui refusait d'aimer

N° 7820

LES HOMMES DU DUC

1 – Oublions le passé

N° 11791

2 – Quand la passion l'emporte

N° 11884

3 – Les secrets de lady Zoé

N° 11902

4 – Neuf ans de réflexion

N° 11986

LA FRATERNITÉ ROYALE

1 – L'héritier débauché

N° 7890

2 – Escorte de charme

N° 8015

3 – Une nuit avec un prince

N° 8121

LES HUSSARDS DE HALSTEAD HALL

1 – Une Américaine à Londres

N° 10925

2 – L'aventurier

N° 10993

3 – La provocatrice

N° 11013

4 – Le défi

N° 11016

5 – Lady Célia

N° 11100

SABRINA
JEFFRIES

Les débuts
dans le monde
de Béatrice

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

PROJECT DUCHESS

Éditeur original

Zebra Books, published by Kensington Publishing Corp.

© Sabrina Jeffries, LLC, 2019

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

Pour Joyce Ratley qui, pendant de nombreuses années, a enseigné à des autistes, enfants et adultes, et a pris soin d'eux. Sa sagesse et ses qualités humaines nous manqueront, mais elle part à présent vers de nouvelles aventures formidables.

Pour Pam Ahearn, mon agent, qui me soutient depuis trente ans dans les bons et les moins bons moments, en espérant en partager encore beaucoup !

Rubrique mondaine du *Times*

La duchesse perd son troisième époux !

Chers lecteurs, nous venons d'apprendre une nouvelle qui ne manquera pas de défrayer la chronique. Comme chacun sait, Lydia Fletcher possède une particularité qui ne court pas les rues, celle d'avoir épousé successivement trois ducs, à savoir le quatrième duc de Greycourt, le deuxième duc de Thornstock et le troisième duc d'Armitage. Ce dernier vient de nous quitter, de sorte qu'elle se retrouve veuve pour la troisième fois.

La duchesse a également réussi à donner à chacun de ses maris un héritier, voire deux, qui connaissent des fortunes diverses et pas toujours enviables. Si son fils Fletcher Pryde, cinquième duc de Greycourt, a fait fructifier la fortune de son père en la multipliant par dix, on raconte qu'il est à la tête d'une confrérie secrète de célibataires débauchés. Au vu de la réserve naturelle de ce gentleman, on peine à l'imaginer fréquentant les bas-fonds et les maisons closes. Mais ne dit-on pas qu'il faut se méfier de l'eau qui dort ?

Cette rumeur serait plus plausible si elle visait le deuxième fils, Marlowe Drake, troisième duc de

Thornstock qui, d'après nos informations, apprécie la compagnie de jolies danseuses à la cuisse légère. Sa sœur jumelle, lady Gwyn, fraîchement débarquée en Angleterre, promet de ne pas lui faciliter l'existence, car il risque de devoir maîtriser la foule de ses prétendants. Sa première saison mondaine s'annonce palpitante, et nous n'en manquerons pas une miette.

Enfin, Sheridan Wolfe, quatrième duc d'Armitage, a passé la majeure partie de sa vie en Prusse, où son père était diplomate. Si le marginal de la famille n'est guère connu dans les salons londoniens, gageons qu'il n'aura aucun mal à trouver une héritière disposée à échanger sa dot contre le titre convoité de duchesse. L'heureuse élue aura tout intérêt à lui donner au moins un fils, car le jeune frère du duc, le colonel Heywood Wolfe, attend en coulisse une chance de s'emparer du titre !

On ne saurait trop conseiller aux rejetons de la duchesse d'engendrer leurs propres héritiers dans les plus brefs délais, compte tenu de la tendance effrayante de cette famille à voir ses ducs quitter prématurément cette terre.

Les funérailles auront lieu à Armitage Hall, le fief familial situé dans le Lincolnshire.

Londres, septembre 1808

En cette belle matinée d'automne, Fletcher Pryde, cinquième duc de Greycourt, gravissait les marches du perron de son hôtel particulier de Mayfair. Perdu dans ses pensées, il ne remarqua pas le regard éloquent de son majordome tandis qu'il franchissait le seuil d'un pas décidé.

— Monsieur le duc, il est de mon devoir de vous avertir que...

— Pas maintenant, Johnston. J'ai un dîner à 20 heures et, auparavant, j'espère coincer ce bon vieux Brierly à son club. Il cherche à se débarrasser d'une partie de ses terres, voisines de mon domaine du Devon, et je tiens à mettre le grappin dessus. De plus, je dois consulter divers documents avant de lui faire une offre.

— Tu comptes mettre d'autres parcelles de terrain dans ton escarcelle, Grey ? fit une voix féminine familière. Parfois, j'ai l'impression que tu achètes des terres comme une femme s'offrirait des toilettes ou des bijoux. À en juger par ta réputation d'homme d'affaires redoutable, je suis certaine que tu les obtiens à bon prix, de surcroît.

Grey fit volte-face.

— Vanessa ! s'exclama-t-il en foudroyant son majordome du regard. Johnston, pourquoi ne m'avez-vous pas informé de sa présence ?

Le domestique leva imperceptiblement les yeux au ciel.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, Milord.

— Certes...

Grey adressa un large sourire à Vanessa Pryde. À vingt-quatre ans, elle était de dix ans sa cadette, et il la considérait plus comme sa petite sœur que comme une cousine germaine.

Il ôta son chapeau, ses gants, son pardessus et les tendit à un valet qui dévorait sans vergogne Vanessa du regard. Comment ne pas être subjugué par ce visage superbe aux traits réguliers, encadré de boucles d'un noir de jais ? Cependant, l'attitude du domestique était pour le moins déplacée.

Grey remit le jeune homme à sa place de l'un de ces regards noirs qui faisaient sa réputation. Le valet s'empourpra et fila sans demander son reste.

— Désolé, Milord, bredouilla Johnston. Il est nouveau. Je lui parlerai.

— Je compte sur vous.

Grey reporta alors son attention sur Vanessa, qui ne semblait pas avoir écouté cet échange.

— Je ne t'attendais pas.

— Tu aurais dû, cher cousin, répliqua-t-elle avec une révérence moqueuse. Ou devrais-je plutôt t'appeler mon « fiancé potentiel » ?

— Ne plaisante pas à ce sujet ! grommela Grey.

Chaque fois qu'il tentait de s'imaginer marié avec Vanessa, il la revoyait bébé dans les bras

de son père, Eustace Pryde, et savait qu'il ne pourrait jamais l'épouser. Il l'avait vue grandir. Jamais il ne se marierait avec elle !

Par chance, Vanessa n'avait pas plus envie de cette union. Hélas, la mère de la jeune femme ne cessait de l'envoyer en mission chez Grey. Vanessa était censée le placer dans une situation compromettante afin qu'il se retrouve forcé de l'épouser. À chaque visite, les deux cousins passaient un moment à chercher une raison plausible pour expliquer que Vanessa « l'avait manqué de peu ».

— Ne t'inquiète pas, lança-t-elle en riant. Ma femme de chambre m'accompagne. Comme d'habitude, elle confirmera notre version face à maman. Viens donc prendre le thé au salon.

Chez Grey, Vanessa ne se gênait pas pour jouer les maîtresses de maison.

— Tu es radieuse, déclara-t-il alors qu'ils longeaient un couloir.

La jeune femme se rengorgea et fit volte-face, l'obligeant à s'arrêter.

— Tu aimes ma nouvelle robe ? Je me garderai de le dire à maman. C'est elle qui l'a choisie, dans l'espoir de te faire succomber. Je lui ai fait croire que le jaune était ta couleur préférée.

— Je déteste le jaune.

Les yeux bleus de Vanessa se mirent à pétiller de malice.

— Justement.

Grey ne put s'empêcher de rire.

— Tu es une vraie diablesse ! Si tu consacrais un dixième de l'énergie que tu déploies pour provoquer ta mère à chercher un mari, tu aurais une vingtaine de prétendants à tes pieds.

La bonne humeur de Vanessa s'envola.

— Je les ai déjà, figure-toi, rétorqua-t-elle. Mais tu connais ma mère... Tant que tu seras célibataire, elle n'autorisera à me courtoiser aucun homme qu'elle juge inférieur à toi. Je t'en prie, dépêche-toi de convoler ! Sinon, je vais mourir vieille fille.

— Cela n'arrivera pas, tu le sais aussi bien que moi, répliqua Grey avec un regard soupçonneux. Attends une minute... Aurais-tu des vues sur un soupirant en particulier ?

La jeune femme s'empourpra, ce qui inquiéta aussitôt son cousin, car Vanessa avait une fâcheuse tendance à mal choisir ses prétendants.

— Qui est-ce ?

Elle releva la tête d'un air de défi.

— Je ne te le dirai pas !

— Parce que tu sais que je n'approuverai pas ton choix. Je parie que ce type n'est pas fait pour toi.

— Tu te trompes ! C'est un poète.

« Un poète ! songea Grey. Il ne manquait plus que cela ! Cependant... »

— Est-il célèbre ? demanda-t-il, plein d'espoir.

Si cet homme était fortuné, une union était peut-être envisageable. Pour épouser la coquette Vanessa, mieux valait avoir un portefeuille bien rempli, ne serait-ce que pour payer ses robes.

— Il le sera un jour, grâce à mon soutien.

— Seigneur..., soupira Grey, qui avait presque de la peine pour le malheureux. Je suppose que ta mère désapprouve fortement ton soupirant.

— Comme si j'allais lui en parler ! s'exclama-t-elle en entrant dans le salon. Je ne suis pas folle.

La camériste de la jeune femme était assise sur le divan, impassible, le dos bien droit. Sans doute était-elle habituée aux lubies de la fantaisie Vanessa.

— Dans ce cas, votre idylle ne saurait aller très loin, conclut Grey.

Malgré le contretemps que représentait la visite de Vanessa, il espérait encore arriver au club de Brierly avant le départ de ce dernier.

— La situation ne risque pas d'évoluer dans le bon sens, reprit Vanessa en mordant à belles dents dans un biscuit. Maman n'a qu'une idée en tête : que je t'épouse. Cela l'obsède tellement qu'elle refuse de m'accompagner aux réceptions où je serais susceptible de croiser mon... l'élu de mon cœur. Et avec les dernières rumeurs malveillantes qui circulent à ton sujet, elle est sur des charbons ardents. Elle croit dur comme fer à l'existence de cette supposée confrérie de célibataires débauchés dont tu serais le chef de file...

— Jamais je ne me lancerais dans une entreprise aussi ennuyeuse et prévisible, rétorqua Grey avec un grommèlement de dédain. Je n'en ai ni le temps ni l'envie. Ces activités impliquent un niveau de discrétion difficile à maintenir. Tu connais la curiosité des gens... J'espère que tu as rappelé à ma tante que je consacrais toute mon énergie à la gestion de mes domaines.

— Naturellement ! Mais elle a balayé mes arguments d'un revers de main.

— Et malgré cela, elle n'a pas de scrupules à envoyer sa fille séduire le chef d'une confrérie vouée à la débauche... Son attitude n'a pas de sens.

— Les ragots n'ont fait qu'attiser sa détermination à nous voir mariés.

— Elle craint certainement que je ne dilapide ma fortune avant que tu ne me mettes le grappin dessus.

— À moins qu'elle ne te croie facile à manipuler, puisqu'elle te prend pour un homme incapable de contrôler ses pulsions. Elle devrait être plus avisée. Il n'y a rien que tu ne contrôles pas... Dis donc, je me demande une chose, ajouta-t-elle d'un air pensif. Et si maman avait lancé elle-même cette rumeur de confrérie ?

— Dans quel but ?

— Ternir ton image, te rendre moins attrayant aux yeux des jeunes filles de bonne famille. Éliminer la concurrence, en quelque sorte.

— Excuse-moi, mais faire passer un homme pour un dépravé n'élimine en rien la concurrence, en général. Si tel est vraiment le projet de ta mère, il est tout bonnement grotesque. De plus, il me conforte dans mon opinion. Les ragots ne sont qu'un divertissement pour les oisifs. Si les membres de la bonne société mettaient leur énergie à...

— Je sais, je sais, nous sommes tous des parasites frivoles ! Tu es le seul aristocrate qui ait un peu de plomb dans la cervelle.

La femme de chambre de Vanessa parut réprimer à grand-peine un rire, contrairement à Grey, qui afficha une expression atterrée.

— Me trouves-tu donc si arrogant ?

— Pire encore, répondit-elle avec un sourire complice. Quoi qu'il en soit, je vais te laisser.

La femme de chambre se racla la gorge d'un air entendu.

— Ah oui ! J'allais oublier, reprit Vanessa. Je dois te remettre ceci.

Elle sortit une enveloppe cachetée de son réticule.

— Bizarrement, cette lettre est arrivée chez nous. Ta mère a peut-être appris que tu n'avais pas mis les pieds ici depuis des semaines. Je me demande bien ce qui lui a fait croire que nous te verrions avant elle.

Grey refoula l'angoisse qui s'emparait soudain de lui.

— Tu sais très bien pourquoi, maugréa-t-il.

Avec un soupir résigné, Vanessa s'approcha pour lui murmurer à l'oreille :

— Faut-il vraiment que tu t'évertues à punir ta mère ?

— Ne dis pas de bêtises, fit-il d'un ton enjoué pour masquer son sentiment de culpabilité. Je ne la punis pas. N'oublie pas qu'elle a d'autres enfants susceptibles de lui tenir compagnie. Elle n'a pas besoin de mes attentions incessantes et de mes flatteries.

— Comme si tu étais du genre à flatter qui que ce soit ! Et, que tu l'admettes ou non, tu punis ta mère.

La pitié que Grey lut dans le regard de Vanessa lui fit horreur. Il voulut prendre la lettre, mais sa cousine la retint un moment.

— Elle t'aime, tu sais.

— Je sais.

Que dire de plus ? Il aimait sa mère lui aussi, à sa façon.

Au moment de glisser l'enveloppe dans sa poche, Grey hésita. Pour une lettre de sa mère, elle semblait très mince. Son inquiétude monta

d'un cran. D'un geste vif, il ouvrit l'enveloppe, qui ne recelait qu'un bref message :

Très cher Grey,

Je suis au regret de t'informer du décès de ton beau-père. Les funérailles auront lieu mardi à Armitage Hall.

Avec tout mon amour,

Maman

P.-S. : Viens, s'il te plaît. Je ne m'en sortirai pas sans toi.

Abasourdi, Grey fixa le message. Maurice, le seul père qu'il eût vraiment connu, était mort...

Viens, s'il te plaît. Je ne m'en sortirai pas sans toi.

Seigneur, sa mère devait être dévastée !

Son visage dut trahir sa détresse, car Vanessa s'empara de la lettre pour la lire à son tour.

— Grey... C'est affreux, dit-elle en levant vers son cousin un regard horrifié. Toutes mes condoléances.

— Merci, bredouilla-t-il.

Depuis que sa famille était revenue de Prusse, quelques mois plus tôt, il n'avait guère vu Maurice. Rongé par l'amertume, Grey avait gardé ses distances, et à présent il était trop tard. Vanessa relut le bref message et fronça les sourcils.

— Maurice... Le père de Sheridan, n'est-ce pas ? Je suppose que celui-ci sera le prochain duc.

Grey, interloqué, s'étonna :

— Sheridan ? Depuis quand es-tu proche de mon demi-frère au point de l'appeler par son prénom ? Tu ne l'as rencontré qu'une fois.

— Trois, en fait, corrigea-t-elle. Nous avons même dansé deux fois ensemble.

Tiens, tiens... Sheridan ferait bien de se méfier de Vanessa. Quand elle jetait son dévolu sur un homme, elle était tenace.

— Ne me dis pas que mon demi-frère est le fameux « poète » de ton cœur !

— Ne sois pas ridicule ! Sheridan n'a absolument pas l'âme d'un poète.

C'était la vérité, mais comment le savait-elle ?

— Tu devras l'appeler « Armitage », maintenant qu'il est duc.

— Raison de plus pour que je ne m'intéresse pas à lui. Jamais je n'épouserai un duc, n'en déplaise à ma mère. Vous autres êtes bien trop... trop...

— Arrogants, peut-être ?

Se rendant sans doute compte qu'il était malvenu d'insulter un homme qui venait de perdre un proche, elle se contenta de marmonner :

— En quelque sorte.

Comme il ne réagissait pas, elle ajouta :

— Tu dois avoir quantité de ducs dans ta famille...

— C'est ce qui se produit quand ta mère fait trois beaux mariages.

— Elle laissera une sacrée dynastie derrière elle. Certains diront qu'elle a bien mené sa barque.

— Elle n'a pas décidé d'être veuve trois fois, que je sache, rétorqua Grey un peu sèchement.

— Bien sûr que non ! Je suis désolée, Grey. Je ne voulais pas paraître insensible.

— Ce n'est rien. Je suis simplement troublé par cette mauvaise nouvelle.

— C'est bien normal... Si je peux faire quelque chose pour toi, n'hésite pas.

Perdu dans ses pensées, Grey ne répondit pas. Ainsi, Sheridan était désormais duc d'Armitage. Maurice n'avait porté ce titre que quelques mois, et voilà que Sheridan devait déjà reprendre le flambeau. Il fallait absolument qu'il se rende à Armitage Hall, ne serait-ce que pour aider sa mère et son demi-frère à organiser les funérailles de mardi...

On était dimanche. Mais quel dimanche ? Avait-il manqué les funérailles de son beau-père ?

— Quand cette lettre est-elle arrivée ?

— Vendredi dernier, je crois, Monsieur le duc, répondit la camériste.

— C'est cela, confirma Vanessa. Vendredi.

Armitage Hall se trouvait près de Sanforth. S'il parvenait à empêcher les valets de défaire ses bagages, il pourrait enfiler une tenue de deuil et reprendre la route en une heure.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il en se tournant vers la porte.

— Je t'accompagne, déclara Vanessa.

— Ne dis pas de bêtises, répliqua Grey. Rentre chez toi et raconte à ta mère que j'étais absent. Tu as une excuse toute trouvée pour ne pas m'avoir croisé, cette fois. Dis-lui que je venais d'apprendre la mort de mon beau-père et de partir pour le Lincolnshire. D'accord ?

— Mais... comment aurais-tu pu l'apprendre sans que je te remette la lettre ?

— Explique-lui que les domestiques t'ont dit que j'en avais reçu une autre ici. C'est sans doute le cas, d'ailleurs, car je n'ai pas encore ouvert

mon courrier. Ma mère, qui ne laisse rien au hasard, a certainement envoyé plusieurs messages pour être certaine de m'atteindre.

Vanessa posa une main sur son bras.

— Grey, tu ne peux pas partir seul. Tu es bouleversé.

— Ça ira, assura-t-il. À présent, file. J'ai des dispositions à prendre avant de partir.

— Bien sûr, concéda-t-elle en faisant signe à sa domestique. J'informerai ma mère du décès de ton beau-père. Elle cessera peut-être ses manigances d'entremetteuse pendant un moment.

— J'en doute. Et sois prudente, avec ton poète. Tu mérites mieux qu'un chagrin d'amour.

Elle fit la moue.

— Je n'ai probablement aucune chance de le revoir, maintenant que tu es en deuil. Maman attendra que tu sois de nouveau sur le marché pour m'autoriser à sortir.

— Tant mieux. Je m'en voudrais si tu épousais un homme indigne de toi alors que je ne suis pas là pour t'en empêcher.

— Tu sais, un mariage d'amour n'est pas sans attrait. Parfois, tu me rappelles ma mère, avec tes opinions arrêtées sur le mariage, déclara-t-elle en s'éloignant.

Sur ces mots, elle sortit, sa femme de chambre sur ses talons.

Vanessa était ridicule. Il ne ressemblait en rien à cette mégère vénale de tante Cora. Il se montrait simplement raisonnable. L'amour n'entraînait pas en ligne de compte car il n'avait aucune valeur marchande. Le jour où il se marierait, ce serait avec une femme raisonnable qui serait satisfaite

d'avoir un duché à sa disposition et n'attendrait pas de grands sentiments de sa part.

Grey l'avait appris à ses dépens : il ne fallait jamais exposer son cœur.

Lincolnshire, Angleterre

L'honorable Mlle Béatrice Wolfe balaya l'imposante façade d'Armitage Hall d'un œil critique. En signe de deuil, la porte d'entrée était surmontée de l'écusson familial – qui n'était pas de travers, pour une fois – et les fenêtres parées de crêpe noir. Seul le décès d'un duc imposait une telle solennité.

Elle ne s'était pas donné autant de mal à l'occasion de la mort du précédent duc d'Armitage – oncle Armie, comme elle l'appelait. En songeant aux ultimes années de ce dernier, à ses gestes déplacés, à ses réflexions graveleuses et à ses mains baladeuses chaque fois qu'elle lui rendait visite, Béatrice ne put réprimer un frisson de dégoût.

En revanche, son oncle Maurice, qui avait hérité du duché après la disparition d'Armie, l'avait toujours traitée avec respect et bienveillance. Lui et tante Lydia avaient insufflé un peu de vie dans le manoir, où ils avaient partagé de bons moments.

Et voilà que sa mort prématurée revenait endeuiller l'imposante demeure. La jeune femme sentit les larmes lui monter aux yeux. Cela faisait

à peine une semaine qu'ils avaient décroché le crêpe noir installé pour la mort d'oncle Armie ! Deux ducs décédés en l'espace de quelques mois... Une véritable tragédie.

Les traits tirés, son cousin Sheridan apparut sur le seuil. Il avait été proche de son père et souffrait presque autant que Lydia. Heywood, le frère de Sheridan, devait lui aussi être sous le choc. Toutefois, étant militaire, il n'avait peut-être pas encore été informé du décès de son père.

Sheridan esquissa un sourire sans joie.

— Je suis désolé de te tirer de tes pensées, Béa. Maman m'a demandé de vérifier une fois de plus si Grey était arrivé.

Il scruta l'allée.

— Je ne vois venir aucune somptueuse voiture d'apparat.

Béatrice se mit à rire. Elle avait beaucoup d'affection pour son cousin qui, à vingt-huit ans, était de deux ans son aîné. Si la famille n'était guère attachée aux formalités, Sheridan l'était encore moins. Son tout nouveau statut de duc allait bouleverser les choses.

— Tu auras bientôt ta propre somptueuse voiture d'apparat, maintenant que tu es duc d'Armitage.

— Elle n'aura rien de somptueux, je le crains, répondit-il avec tristesse. Les finances du duché sont au plus bas. Je n'ai pas les moyens de m'offrir un tel luxe. Avec un peu de chance, je parviendrai à redresser les comptes, mais il me faudra du temps. Je ne m'attendais pas à hériter si vite de ce fardeau.

— Je sais. C'est une tragédie. Comment va tante Lydia ?

Sheridan soupira.

— Pas très bien. Cette mort était tellement inattendue...

Il regarda au loin, vers les bois.

— Est-ce que... ton frère a l'intention d'assister aux funérailles ? ajouta-t-il.

Béatrice déglutit avec peine. Joshua avait, pour le moins, un caractère difficile.

— J'en suis certaine, mentit-elle.

Avec son frère, elle n'était sûre de rien. Néanmoins, Sheridan parut soulagé.

— Tant mieux. Nous ne le voyons pas aussi souvent que nous le voudrions.

— Je ne le verrais jamais moi-même si je ne vivais pas sous le même toit que lui. Joshua est un ours, pour ne pas dire un misanthrope.

Comment lui en vouloir, vu ce qui lui était arrivé ? Néanmoins, Béatrice ferait de son mieux pour le convaincre d'assister aux funérailles de leur oncle Maurice. C'était le moins qu'elle pût faire pour sa tante et ses cousins d'Armitage Hall, surtout Sheridan, le nouveau maître des lieux et propriétaire de leur maison, qui était désormais en droit de les en chasser si l'envie lui en prenait. Lydia, la mère de Sheridan, était à présent duchesse douairière et souhaiterait peut-être s'y installer. C'était son droit.

Mieux valait ne pas y penser.

— Puis-je faire quelque chose pour tante Lydia ? demanda-t-elle.

— Agite ta baguette magique et fais apparaître Grey, répondit-il amèrement en passant une main dans ses cheveux châtain.

— Je suis sûre qu'il sera là sous peu.

— Ah oui ? raila Sheridan. Pas moi. Je ne suis même pas sûr qu'il ait reçu les lettres de notre mère. Parfois, j'ai l'impression qu'il a oublié qu'il avait une famille. Il est trop occupé à être le grand duc de Greycourt !

Que répondre à une telle rancœur ? Si Béatrice n'avait encore jamais rencontré « le grand duc de Greycourt », elle lisait les rubriques mondaines et les journaux à scandale. Elle savait d'avance qu'elle n'apprécierait pas ce grossier personnage qui, d'après la rumeur, entretenait plusieurs liaisons illicites avec des femmes toutes plus belles les unes que les autres. Cette réputation de débauché lui rappelait l'oncle Armie.

— Ce qu'on raconte dans la presse est-il exact ? Ton frère dirige-t-il une confrérie secrète de célibataires aussi riches que dépravés ?

— Franchement, je n'en ai aucune idée. Grey ne parle pas de ses activités. Il pourrait aussi bien être à la tête d'associations caritatives.

— J'en doute, maugréa Béatrice, avant de se rendre compte qu'elle insultait le demi-frère de Sheridan. Pourtant cette histoire de confrérie est un peu tirée par les cheveux, non ? Pourquoi serait-elle secrète ? Un duc fait ce qu'il veut en toute impunité, y compris se traîner dans la fange et le stupre si cela lui chante. Et pourquoi une confrérie ? Je veux dire...

Elle s'interrompt, prenant conscience qu'elle parlait à tort et à travers, comme à son habitude. Mais Sheridan semblait presque amusé.

— Il est vrai que les ducs adorent se retrouver dans des clubs très fermés, ajouta-t-elle, optant pour la modération.

Les membres de ce « club » si singulier étaient certainement triés sur le volet. Les ducs n'avaient-ils pas tendance à rester entre gens bien nés ? Surtout Greycourt, d'après ce qu'elle avait entendu dire. Grâce à son sens inné des affaires et à une gestion irréprochable de son patrimoine, il avait acquis une fortune considérable et possédait le pouvoir d'anéantir quiconque se dressait sur son chemin. Voilà pourquoi la bonne société buvait ses paroles... D'autant plus qu'il s'exprimait rarement pour ne rien dire.

Malgré sa compassion pour le chagrin de sa tante, la jeune femme espérait que Grey, le fils aîné, ne se montrerait pas. Les arrogants de son espèce l'exaspéraient, même si elle n'en croisait pas souvent dans sa province. Mais les gentlemen qu'elle avait rencontrés par l'intermédiaire de son oncle Armie ne lui avaient pas fait bonne impression.

Sheridan secoua la tête.

— Béa, je crains de t'avoir transmis mon agacement envers mon frère, soupira-t-il. Quoi qu'il en soit, je tiens à te remercier. Tu nous as été d'une grande aide en ces temps difficiles. Tu as orné les fenêtres de crêpe noir, tu as mis à jour les comptes et les registres du domaine... Qu'aurions-nous fait sans toi ?

Les paroles de son cousin allèrent droit au cœur de la jeune femme. Sheridan répugnerait peut-être à les mettre dehors, Joshua et elle, finalement...

— Merci. Je suis heureuse d'avoir pu me rendre utile.

Sheridan désigna la porte d'entrée.

— Je ferais bien de retourner à l'intérieur. Maman veut que je choisisse un costume pour

père, pour l'enterrement. Elle n'a pas le courage de le faire elle-même.

— Je comprends. Tu es un bon fils, Sheridan.

— Je fais de mon mieux, répondit-il en observant l'allée une fois de plus. À propos de fils, préviens-moi quand Grey fera son apparition, veux-tu ?

— Je n'y manquerai pas.

Alors qu'il s'apprêtait à rentrer, il se retourna.

— Une dernière chose... J'ai un message de la part de maman. Sache qu'elle a toujours l'intention de te préparer pour tes débuts dans le monde. Cela prendra peut-être un plus longtemps que prévu, voilà tout.

— Ah !

Béatrice avait oublié ce projet.

— Dis-lui de ne pas se donner cette peine. Je me débrouillerai.

— Tu sais bien que maman se porte mieux quand elle se sent investie d'une mission. De plus, elle trouve regrettable que tu n'aies jamais eu l'occasion de faire tes débuts officiels. Elle est déterminée à y remédier.

— C'est très aimable de sa part.

C'était aussi un peu inquiétant. Béatrice préférait se promener dans les bois avec ses chiens plutôt que fréquenter les salles de bal. Elle détestait voir les hommes la toiser, railler ses robes démodées, ses petits seins, ses traits qu'elle savait loin d'être parfaits, avant de la juger indigne de leur attention.

— Tu le mérites bien, assura Sheridan avec sollicitude. Chacun sait à quel point oncle Armie a manqué à ses devoirs envers toi.

Heureusement, sa tante et ses cousins ignoraient le calvaire qu'elle avait enduré entre les griffes d'Armie, songea Béatrice en regardant Sheridan regagner la maison. Pourvu que, au cours des semaines à venir, la mort d'oncle Maurice les occupe suffisamment, lui et les autres membres de la famille, pour les empêcher de se mêler de ses affaires et, surtout, de celles de Joshua ! Elle-même n'osait pas s'y intéresser de trop près.

Rejetant cette pensée alarmante, elle rentra à son tour. Elle chargea un valet de couvrir tous les miroirs, ce qui aurait déjà dû être fait. Hélas, faute de moyens, Armitage Hall manquait cruellement de domestiques.

Ensuite, Béatrice inspecta les biscuits livrés dans la matinée par le boulanger. Restait à les disposer sur la table du vestibule pour les personnes venues présenter leurs respects avant de se joindre au cortège. Chaque biscuit était enveloppé dans du papier blanc imprimé d'étranges motifs funèbres, dont des têtes de mort. Ce spectacle macabre la fit frémir. Elle se revit à l'âge de dix ans, dévastée, lors des obsèques de son propre père. Perdue dans ses souvenirs, elle n'entendit pas qu'on s'approchait d'elle.

— Que sont ces horreurs ? gronda une voix masculine.

La jeune femme sursauta et fit volte-face. L'inconnu qui se tenait sur le seuil portait encore son manteau et son chapeau. Son regard perçant était rivé sur la table où elle avait commencé à disposer les biscuits. Vu son élégance, ce ne pouvait être que le duc de Greycourt. En outre, il avait le nez aquilin, les yeux vert émeraude et le front haut de Sheridan. Sans parler de sa stature imposante.

Béatrice était grande, mais Greycourt la dépassait de plus d'une tête. Sa prestance avait de quoi intimider la plupart des femmes. Pas elle. Béatrice était habituée à l'arrogance des aristocrates.

— Alors ? insista-t-il froidement en la regardant enfin. De quoi s'agit-il ?

— Ce sont des biscuits destinés à la réception, répondit-elle, un peu tendue. Il est de coutume de les offrir aux invités, avec un verre de porto.

— Vraiment ? s'étonna-t-il en ôtant son chapeau. N'est-ce pas simplement une astuce du croque-mort du coin pour augmenter la facture qu'il remet aux personnes vulnérables telles que ma mère ? Je n'ai jamais eu vent de cette tradition.

— Ce n'est pas parce que vous ne la connaissez pas qu'elle n'existe pas ! rétorqua Béatrice. Tout ce qui se déroule en dehors de la capitale est insignifiant pour les gens comme vous, n'est-ce pas ?

Cette remarque cinglante parut déstabiliser le duc, et Béatrice regretta aussitôt de s'être emportée. Elle n'aurait pas dû parler sur ce ton à un homme en deuil. Pourquoi diable n'avait-elle pas pu tenir sa langue ? Mais ce foutu Greycourt était si arrogant !

« N'emploie pas le mot "foutu", même en pensée », s'ordonna-t-elle. À cause de son frère, elle avait tendance à jurer comme un charretier, ce qui posait souvent problème.

Greycourt se ressaisit aussitôt, et un certain amusement passa dans son regard. En réalité, il n'avait pas les yeux verts, mais changeants. Dame Nature semblait avoir mélangé le bleu des yeux de sa mère et le vert de ceux de son demi-frère pour créer cette couleur unique, aussi troublante

que son sourire était désarmant. Ses traits acérés s'adoucirent.

— J'en déduis que vous n'êtes pas la fille du croque-mort.

Un nouvel élan de colère envahit Béatrice. Elle, la fille d'un croque-mort ?

— Je vous le confirme, répliqua-t-elle d'un ton glacial.

Le sourire de Grey s'élargit, mais n'alla pas jusqu'à ses yeux.

— Vous n'avez pas l'intention de me dire qui vous êtes, n'est-ce pas ?

— Vous préférez manifestement tirer vos propres conclusions.

Greycourt se mit à rire.

— Vous avez envie de jouer aux devinettes ? railla-t-il.

Il la toisa d'un regard inquisiteur, détaillant sa tenue sans donner l'impression d'observer ses formes.

— Vous n'êtes pas une employée. Une domestique ne serait pas aussi bien habillée.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, persifla-t-elle.

Le duc rit de plus belle.

— Allons, dites-moi qui vous êtes. Je donne ma langue au chat.

Par chance, Béatrice fut tirée de ce mauvais pas par l'arrivée de Sheridan.

— Grey ! s'exclama-t-il. Tu es venu ! Maman va être folle de joie.

Greycourt lui tapota l'épaule avec affection.

— Comment va-t-elle ?

— Elle ira mieux, maintenant que tu es là, soupira Sheridan.

Était-ce un sentiment de culpabilité que Béatrice venait de voir passer furtivement sur le visage du duc ? Cela le rendait humain... un peu.

— J'étais en voyage et n'ai trouvé la lettre qu'hier, sinon je serais arrivé plus tôt, expliqua-t-il.

Le nouveau maître des lieux se tourna vers Béatrice.

— Tu vois, Béa ? Je t'avais dit qu'il ne recevrait pas le message rapidement.

— C'est vrai, admit-elle.

— Je suppose que vous avez fait connaissance, tous les deux ? reprit le jeune homme.

— Pas officiellement, non, répondit Grey en posant sur Béatrice un regard teinté d'ironie qui irrita la jeune femme.

— Eh bien, Béa, fit Sheridan, voici mon frère aîné Grey.

— Son demi-frère, corrigea l'intéressé.

Le nouveau duc fit la moue.

— Fallait-il vraiment que tu soulignes ce détail ?

— Cette jeune personne pourrait se méprendre sur nos liens, argua Grey. Puisque tu viens d'héritier du duché d'Armitage, elle se demanderait si je suis plus jeune que j'en ai l'air ou si je suis un enfant illégitime. N'étant ni l'un ni l'autre, j'ai jugé bon d'éclaircir la situation.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, fit-elle d'un ton doux. Tout le monde n'émet pas de jugements hâtifs sans connaître les faits.

— Ah non ? railla Grey.

— Et si tu m'avais laissé le temps de finir les présentations, cher *frère*, ajouta Sheridan d'un ton acerbe, j'aurais expliqué la situation à ma cousine.

Béatrice eut l'intense satisfaction de voir Greycourt blêmir.

— Ta cousine ? La fille de ton oncle Armie ?

— Non. Celle de son frère cadet, Lambert, qui n'est plus de ce monde depuis longtemps.

— Je vois, fit Grey en regardant Béatrice. Veuillez excuser mon impolitesse, mademoiselle Wolfe. J'ignorais que Sheridan et Heywood avaient une cousine.

— Deux cousins, pour être exact. Béa a un frère, Joshua... Mais attends un peu ! En quoi as-tu été impoli envers Béa ?

— Ce n'est rien, intervint la jeune femme avec un sourire forcé. Le duc a simplement indiqué qu'il n'approuvait pas les biscuits qui seront servis lors des funérailles.

Les yeux de Greycourt pétillèrent de malice. De toute évidence, il avait parfaitement conscience que la jeune femme n'avait pas accepté ses excuses.

— Ah oui, fit Sheridan, ils sont morbides, n'est-ce pas ? Le croque-mort nous a assuré qu'ils étaient incontournables à Sanforth, avant le départ d'un cortège funèbre.

— J'ai du mal à y croire, commenta Grey.

Son regard moqueur ne fit qu'attiser la colère de Béatrice.

— Faites-moi confiance, répondit-elle froidement. Toute absence de biscuits ou de porto déclencherait des commentaires désobligeants, voire hostiles.

— Le personnel est catégorique, déclara Sheridan. La cuisinière était mortifiée à l'idée que nous n'en offrions pas. Cela ne m'empêche pas de les trouver effrayants. Désolé, Béa.

— Ils le sont, concéda la jeune femme.

Elle était tiraillée entre son envie de faire plaisir à son cousin et celle de provoquer Greycourt. Lui

tirer la langue aurait été puéril, mais tellement libérateur !

— Il nous en restait tellement, après les obsèques de papa, que nous en avons mangé pendant des semaines, de même que les domestiques. Je ne supporte plus leur consistance et leur fadeur.

La lueur compatissante qu'elle décéla dans les yeux de Grey lui fit regretter aussitôt ses paroles. Sans doute un homme honorable se cachait-il sous cette façade d'arrogance, mais elle ne supportait pas l'idée qu'il la prenne en pitié.

— À propos de personnel, dit Sheridan en balayant la pièce du regard, où diable sont passés les valets ? Ce pauvre Grey est planté là, son chapeau à la main.

— Flûte ! fit la jeune femme, qui tendit le bras vers Greycourt. Donnez-moi votre manteau et votre chapeau, monsieur.

Elle s'en voulait de ne pas avoir appelé un domestique. Pas étonnant que Greycourt l'ait prise pour une paysanne !

Sheridan la saisit par le bras.

— Non, Béa, dit-il avec un regard de biais en direction de son frère. Béa a travaillé d'arrache-pied pour nous aider à préparer les funérailles. Je crains que nous ne manquions de personnel.

— C'est fort aimable à vous, mademoiselle Wolfe.

Greycourt semblait sincère. Peut-être l'avait-elle jugé un peu sévèrement. Lorsqu'il ne tirait pas de conclusions hâtives la concernant, il n'était pas si désagréable.

Un valet entra en trombe.

— Pardonnez-moi, Milord. Nous étions à l'office et nous n'avons pas entendu la voiture.

Il s'empressa de débarrasser Grey de ses effets et s'inclina face à Sheridan.

— Cela ne se reproduira pas, Milord.

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il d'un ton aimable. Je sais que tout le monde est débordé.

Dès que le domestique se fut éloigné, Grey lui murmura :

— Méfie-toi, mon vieux. Tu es le maître des lieux, désormais. Fais-toi respecter. Tu dois établir des limites avec le personnel tout de suite.

Il n'en fallut pas plus pour que Béatrice revienne à la première – et mauvaise – impression que lui avait faite le duc. Il ne manquait pas de charme, avec ses traits ciselés et ses cheveux en bataille, sans parler de ses yeux superbes, mais il était aussi un de ces lords suffisants persuadés que le monde leur appartenait. Jamais elle n'apprécierait un homme pareil. Jamais !